

La figure du bon Samaritain, porte d'entrée dans l'Encyclique de Benoît XVI *"Deus caritas est"*

Réal Tremblay

Accademia Alfonsiana (Roma)

«Der Weltenrichter fragt nach diesem Gleichnis nicht, was ein Mensch für Theorien über Gott und Welt gehabt hat. Er fragt nicht nach dem dogmatischen Bekenntnis, er fragt allein nach der Liebe... Wer liebt, ist ein Christ»

J. RATZINGER

La première Encyclique de Benoît XVI est une fresque imposante. Parmi les scènes qui la constituent, il y en a une qui contient le sens de l'ensemble. Il s'agit de la parabole lucanienne du bon Samaritain (cf. Lc 10,25-37) à laquelle le pape fait explicitement allusion à quatre reprises. À la figure du bon Samaritain, il rattache des données qui renvoient à des aspects majeurs de sa pensée. Dans ces pages d'introduction à l'Encyclique, je voudrais d'abord recueillir le sens de ces textes (1) et montrer ensuite comment les idées qui y sont connexes sont repérables dans l'ensemble du texte pontifical et en déterminent en définitive les lignes maîtresses (2).

1. La présentation des textes et leur contenu

Lisons le premier texte:

«La parabole du bon Samaritain (cf. Lc 10,25-37) permet surtout de faire deux grande clarifications. Tandis que le concept de "prochain" se référerait jusqu'alors essentiellement aux membres de la même nation et aux étrangers qui s'étaient établis dans la terre d'Israël, et donc à la communauté solidaire d'un pays et d'un peuple, cette limitation est désormais abolie. Celui qui a besoin de moi et que je peux aider, celui-là est mon prochain. Le concept de prochain est universalisé et reste cependant concret. Bien qu'il soit étendu à tous les hommes, il ne se réduit pas à l'expression d'un amour générique et abstrait, qui en lui-

même engage peu, mais il requiert mon engagement concret ici et maintenant. Cela demeure une tâche de l'Église d'interpréter toujours de nouveau le lien entre éloignement et proximité pour la pratique de ses membres» (n. 15)¹.

Selon le pape, deux données ressortent clairement de la parabole évangélique du bon Samaritain: le croyant considère comme son prochain quiconque a besoin de lui et qu'il peut aider². La seule limite à l'objet de l'amour fraternel est donc ce qui n'est pas possible. C'est la première donnée. La seconde est l'insistance mise sur l'exercice concret de la fraternité que l'étendue du champ de l'amour pourrait menacer. Il revient à l'Église de gérer toujours à nouveau ce rapport entre le caractère concret et la portée universelle de l'engagement de ses membres.

Passons au second texte:

«L'Église est la famille de Dieu dans le monde. Dans cette famille, personne ne doit souffrir par manque du nécessaire. En même temps, la caritas-agapè dépasse aussi les frontières de l'Église; la parabole du bon Samaritain demeure le critère d'évaluation, elle impose l'universalité de l'amour qui se tourne vers celui qui est dans le besoin, rencontré "par hasard" (cf. Lc 10, 31), quel qu'il soit. Tout en maintenant cette universalité du commandement de l'amour, il y a cependant une exigence spécifiquement ecclésiale – celle qui rappelle justement que, dans l'Église elle-même en tant que famille, aucun membre ne doit souffrir parce qu'il est dans le besoin. Les mots de l'*Épître aux Galates* vont dans ce sens: "Puisque nous tenons le bon moment, travaillons au bien de tous, spécialement dans la famille des croyants" (6,10)» (n. 25b).

Dans l'Église-famille de Dieu personne ne doit manquer du nécessaire, bien que, comme le signale la parabole du bon Samaritain, l'amour fraternel doive en même temps déborder les frontières de l'Église et se tourner vers tous. Priorité donc donnée aux besoins de l'Église sans cependant oublier les besoins de quiconque. C'est d'après le pape la pensée de l'Apôtre.

Parcourons le troisième texte:

«Selon le modèle donné par la parabole du bon Samaritain, la charité chrétienne est avant tout simplement la réponse à ce qui, dans une situation déterminée, constitue la nécessité immédiate: les personnes qui ont faim doivent être rassasiés, celles qui sont sans vêtements doivent être vêtues, celles qui sont malades doivent être soignées en vue de leur

¹ Nous utilisons la traduction française publiée par la Libreria Editrice Vaticana, Cité du Vatican 2006.

² Cette affirmation du pape coïncide en substance avec les conclusions de l'exégèse scientifique. Selon Ramarosan en effet, Jésus dirait au légiste qui l'interroge: «L'essentiel n'est pas, comme tu crois, de savoir exactement qui est le prochain que tu devrais aimer [...], afin de pouvoir d'acquitter exactement, sans rien de plus, de ton devoir d'aimer. L'essentiel est que tu ne cesses de faire des efforts [...] de devenir [...] le prochain qui aime [...], qui ne demande qu'à aimer, sans regarder qui il aime [...]. En un mot, cherche à aimer et non qui aimer», J. RAMAROSON, *Comme "le Bon Samaritain", ne chercher qu'à aimer (Lc 10,29-37)*, dans *Biblica* 56 (1975) 534.

guérison, celles qui sont en prison doivent être visitées, etc. Les Organisations caritatives de l'Église, à commencer par les *Caritas* (...), doivent faire tout leur possible pour que soient mis à disposition les moyens nécessaires, et surtout les hommes et les femmes, pour assumer de telles tâches» (n. 31a).

Dans le sillage de notre parabole, le pape revient sur l'exercice universel de la charité chrétienne, en ce sens qu'elle s'applique à toutes les situations où il y a urgences, lesquelles sont définies – remarquons le rapprochement – selon les indications d'une autre parabole évangélique de la charité, celle du jugement dernier de saint Matthieu (25,31-46)³. Les organismes charitables de l'Église doivent se mettre à l'oeuvre pour répondre efficacement à ces besoins.

Et enfin le quatrième texte:

«Nous ne contribuons à un monde meilleur qu'en faisant le bien, maintenant et personnellement, passionnément, partout où cela est possible, indépendamment de stratégies et de programmes de partis. Le programme du chrétien – le programme du bon Samaritain, le programme de Jésus – est "un cœur qui voit". Ce cœur voit où l'amour est nécessaire et il agit en conséquence. Naturellement, à la spontanéité de l'individu, lorsque l'activité caritative est assumée par l'Église comme initiative communautaire, doivent également s'adjoindre des programmes, des prévisions, des collaborations avec d'autres institutions similaires» (n. 31b).

Nous édifions un monde meilleur non pas, comme pensent les philosophies du progrès, notamment le marxisme, en sacrifiant le présent au *Moloch* de l'avenir, mais en faisant le bien «maintenant et personnellement, passionnément» là où l'exige l'amour. C'est le «cœur qui voit» qui agit indépendamment des stratégies ou des «programmes de partis» et qui constitue le «programme du chrétien», celui du bon Samaritain, celui de Jésus lui-même. Lorsque les initiatives individuelles sont reprises communautairement par l'Église, les programmes peuvent exister, mais ils sont de l'ordre de la plus grande efficacité de la charité et de la collaboration avec d'autres instances analogues.

Si l'on cherchait maintenant à recueillir et à ordonner les données essentielles de ces quatre textes, on pourrait dire ceci:

L'amour fraternel des chrétiens est sans frontière. Toute personne, par-delà les distinctions de race, de culture, etc., qui se trouve dans le besoin et qui peut être aidée *hic et nunc* est objet de leurs attentions. Cette dilatation de l'amour fraternel ne doit pas porter ombrage à l'exercice concret de l'amour qui, comme initiative

³ Dans le n. 15, le pape avait déjà rapproché les deux paraboles auxquelles il ajoute celle du mauvais riche et du pauvre Lazare de Lc 16, 19-31. Sur la première, voir les observations de J. RATINZGER, *Von Sinn des Christseins. Drei Predigten*, München 1966, 55s. Le texte cité en exergue est tiré de cet ouvrage (56).

individuelle, est toujours de quelque manière relié à la communauté ecclésiale considérée soit comme objet prioritaire de cet amour, soit comme instance qui le prolonge, l'organise, lui confère une portée universelle, etc. En l'occurrence, il ne s'agit pas de programmes liés à des stratégies ou à des "idéologies", mais d'engagements ordonnés à bonifier le réel. L'activité caritative de l'Église se meut dans l'orbite du "programme de Jésus" qui consiste à ne pas en avoir ou à donner priorité au «cœur qui voit», comme c'est du reste le cas dans l'exercice individuelle de la charité.

Avec l'expression le «cœur qui voit»⁴, nous touchons à une donnée qui oriente le regard vers le centre de l'Encyclique, centre duquel émanent et s'agencent les lignes constitutives de l'ensemble dont on trouve l'écho dans les "commentaires" de notre parabole.

2. Les lignes constitutives de l'Encyclique

Au début de cette étude, nous comparions le texte pontifical à une "fresque imposante". Or le dessin d'une fresque a toujours des lignes majeures et d'autres mineures. Tandis que les premières confèrent à l'image sa physionomie générale, les secondes complètent en en rehaussant les contours. Notre attention se portera sur les premières qui nous semblent être au nombre de trois (2). Auparavant cependant, il faudra identifier le centre d'où elles proviennent ou vers lequel elles tendent (1).

2.1. Au cœur de l'Encyclique, le «côté ouvert» du Crucifié où vit la Trinité et d'où elle opère

En ses deux parties d'ordre «spéculatif» et «pratique» (n. 1), *Deus caritas est* est comme un diptyque dont le gond est le n. 19. Or ce numéro commence ainsi:

«Tu vois la Trinité quand tu vois la charité», écrivait saint Augustin. Dans les réflexions qui précèdent, nous avons pu fixer notre regard sur Celui qui a été transpercé (cf. Jn 19,37; Za 12,10), reconnaissant le dessein du Père qui, mû par l'amour (cf. Jn 3,16), a envoyé son Fils unique dans le monde pour racheter l'homme. Mourant sur la croix, Jésus – comme le souligne l'Évangéliste – "remit l'esprit" (Jn 19,30), prélude du don de l'Esprit Saint qu'il ferait après la résurrection (cf. Jn 20,22). Se réaliserait ainsi la promesse des "fleuves d'eau vive" qui, grâce à l'effusion de l'Esprit, jailliraient du cœur des croyants (cf. Jn 7,38-39)».

⁴ Cette expression fait penser à ce texte de la tradition paulinienne: «Puisse (le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ) illuminer les yeux de votre cœur pour vous faire voir quelle espérance vous ouvre son appel...» (Ep 1,18).

Dans ce passage, le pape parle du Christ transpercé comme du lieu où se réalise et se manifeste le dessein salvifique du Père pour l'humanité et d'où provient l'Esprit répandu effectivement dans le cœur des croyants à la résurrection. Voyant l'amour sourdre du «côté ouvert» du Christ, on y voit la Trinité.

C'est en définitive comme tel que le «cœur transpercé» du Seigneur a été considéré dans la première partie de l'Encyclique⁵. En faisant écho au n. 10, Benoît XVI écrit au n. 12 que «la mort sur la croix» de Jésus est le lieu où «s'accomplit le retournement de Dieu contre lui-même» et où «il se donne pour relever l'homme et le sauver». Par cette insistance, le pape indique clairement – et il le dit du reste explicitement – quel fut le *point de départ* de sa réflexion sur l'amour que Dieu est (cf. 1 Jn 4,8). Mais il laisse pressentir encore plus. Par l'enchaînement dynamique des n. 10, 12 et 19, il indique que le Christ transpercé est le *point de convergence* de son Encyclique. Plus encore. Il indique que le Crucifié du Golgotha est le *lieu de son déploiement*. À ce propos, la suite du texte déjà cité est parfaitement claire:

«L'Esprit est la puissance intérieure qui met (le) cœur des (croyants) au diapason du cœur du Christ, et qui les pousse à aimer leurs frères comme Lui les a aimés quand il s'est penché pour laver les pieds de ses disciples (cf. Jn 13,1-13) et surtout quand il a donné sa vie pour tous (cf. Jn 13,1; 15,13). L'Esprit est aussi la force qui transforme le cœur de la Communauté ecclésiale, afin qu'elle soit, dans le monde, témoin de l'amour du Père, qui veut faire de l'humanité, dans son Fils, une unique Famille» (n. 19).

L'Esprit jailli du cœur ouvert du Christ⁶ est celui qui, présent dans le cœur des croyants, les accorde à celui du Seigneur pour qu'ils servent les frères selon la mesure illimitée du «lavement des pieds». Il est aussi celui qui transforme le cœur de l'Église pour qu'elle affirme dans le monde l'amour du Père réalisé dans le Fils et ordonné à la constitution d'une même famille.

Il n'y a donc pas de doute. Le Christ transpercé, point de concentration de l'amour de Dieu, joue un rôle capital dans ce texte pontifical. Il en est le point

⁵ Comme nous le verrons plus bas, il s'agit ici de passages où le Saint-Père montre que la nouveauté de la foi chrétienne ne s'en prend pas, comme on le lui a reproché, à l'*eros*. Dans sa réflexion de caractère philosophique et théologique qui précède ces pages (n. 6-8), le pape parle de la mort et de la résurrection du Seigneur (n. 6) et du «cœur transpercé» du Christ (n. 8). Ces textes servent à illuminer les rapports de l'*agapè* à l'*eros* (description de «l'essence de l'amour» pour le premier et du lien intrinsèque du don au «recevoir» pour le second), mais ils diffèrent de ceux que nous nous apprêtons à mentionner en raison de leurs contextes immédiats. Cela dit, on peut à bon droit les considérer comme des indices ou des reflets du «centre» que nous sommes en train de décrire.

⁶ Comme on peut le constater à partir de ce texte, les expressions «côté» ou «cœur» sont, pour le pape, interchangeables. Pour la question exégétique et sa réception patristique, voir: J. RATZINGER, *Schauen auf den Durchbohrten. Versuche zu einer spirituellen Christologie*, Einsiedeln 1984, 41s. et notre: *Vous, lumière du monde... La vie morale des chrétiens: Dieu parmi les hommes*, Montréal 2003, 98-104.

d'émergence et en détermine la structure comme son point d'aboutissement et le point originaire de son déploiement⁷.

2.2. Les lignes majeures de l'Encyclique insérées dans le mouvement de convergence vers le centre ou de dilatation à partir du centre

Au cœur ouvert du Christ auquel conduisait, comme à son centre, le «cœur qui voit» du bon Samaritain se rattachent les trois traits suivants: la présence unifiante et achevante du Christ en tout ce qu'il y a d'amour en ce monde (1); l'amour effectif et complémentaire⁸ de l'Église qui ne disqualifie pas l'exercice de la justice confié à l'État, mais le suppose et le surpasse (2); et enfin l'amour ecclésial se condensant dans les figures de chair et d'os des saints qui apparaissent comme des points lumineux dans l'histoire de la charité chrétienne (3). En conclusion de cette étude, nous verrons mieux comment ces traits se trouvent formulés en raccourci dans les commentaires de notre parabole présentés plus haut.

2.2.1. Le Christ transpercé, synthèse vivante de l'eros et de l'agapè

Dans son effort pour réfléchir sur la compréhension et la pratique de l'amour dans la tradition chrétienne, le pape dit ne pas pouvoir «faire abstraction du sens que possède le mot (amour) dans les différentes cultures et dans le langage actuel». Après avoir rappelé les divers types d'amour, il se pose la question: «l'amour est-il en fin de compte unique, ou bien, au contraire, utilisons-nous simplement un même mot pour indiquer des réalités complètement différentes?» (n. 2).

La Grèce donne le nom d'*eros* à l'amour entre l'homme et la femme qui s'impose, pour ainsi dire, à l'être humain. Par contre, l'Écriture met l'expression de côté surtout au profit du mot *agapè* qui exprime sans aucun doute «quelque chose d'essentiel dans la nouveauté du christianisme concernant précisément la compréhension de l'amour». On s'est autorisé de cette nouveauté pour dire que le christianisme aurait empoisonné l'*eros* et que l'Église aurait élevé des interdits «là où la joie prévue pour nous par le Créateur nous offre un bonheur qui nous fait goûter par avance quelque chose de divin» (n. 3). Mais en est-il bien ainsi?

Avant de répondre à cette question en s'appuyant sur la nouveauté de la foi biblique, le pape y va d'une réflexion de type philosophique et théologique sur la différence et l'unité des deux réalités ici en cause (cf. n. 4-8). On pourrait récapituler

⁷ Pour compléter, voir notre réflexion sur l'Encyclique: *Il cuore aperto del Figlio, dimora trinitaria e sorgente della Chiesa*, dans *L'Osservatore Romano* (ed. quot.), 20-05-2006, 4.

⁸ Par rapport à l'amour des individus.

sa pensée en ces termes: tandis que l'*eros* est ivresse et implication dans une puissance divine qui béatifie, l'*agapè* du monde biblique est "extase" comprise comme "chemin" ou "exode" aboutissant à la libération du moi dans le don de soi et ainsi à la découverte de soi-même et de Dieu. C'est le chemin parcouru par Jésus en son mystère pascal qui décrit en même temps l'essence de l'amour (cf. n. 6). Les deux conceptions ne s'opposent donc pas comme amour ascendant/possessif et amour descendant/oblatif, mais elles sont liées entre elles en vue de la nature de l'amour. L'*agapè* empêche l'*eros* de s'abandonner à l'instinct, tandis que l'*eros* offre à l'*agapè* les relations vitales fondamentales à l'existence de l'homme.

Une fois établi cette unité de l'amour en ses diverses dimensions, le pape revient à la charge en fixant son attention sur la nouveauté de la foi biblique faussement accusée d'avoir empoisonné l'*eros* et sur son rôle véritable par rapport à ce dernier. Ces traits essentiels s'expriment en une nouvelle image de Dieu. Dieu est unique. Il est le Créateur de l'homme qui lui est cher. Il élit Israël au service de toute l'humanité. En se développant dans l'histoire, cet amour se manifeste comme *eros*⁹ et *agapè*, *agapè* qui dépasse souvent l'*eros*. C'est le cas lorsque, en présence de la rupture de l'Alliance de la part d'Israël, Dieu passe par amour sur sa justice, annonçant de cette manière la Croix à venir (cf. n. 10).

Il est aussi question d'une nouvelle image de l'homme. À ce propos, deux données importantes émergent du récit biblique de la création. Du fait que l'homme cherche dans la femme la partie qui manque à son intégrité, l'*eros* démontre être enraciné dans la nature de l'homme et renvoie l'homme au mariage, à un lien qui se caractérise par son unicité et par le définitif. C'est ainsi que, à la révélation du Dieu unique, correspond le mariage monogame. En conséquence, le mariage représentera le modèle du type de rapport que Dieu entretient avec son peuple. Inversement, le comportement divin sera la mesure de l'amour humain (cf. n. 11).

Cette nouveauté se précise et s'accentue encore dans le Nouveau Testament. Le mode d'agir de Dieu à l'endroit de l'humanité prend la forme d'un réalisme dramatique et inouï: Dieu lui-même s'unit à l'humanité souffrante et égarée. Le Dieu qui avait, dans l'Ancien Testament, oublié sa justice au profit de l'amour, se révèle dans le Nouveau comme le Crucifié qui se donne totalement pour le salut du monde¹⁰. De

⁹ En usant, dans le sillage d'Osée et d'Ézéchiél et de l'écho de leur pensée dans le Cantique des Cantiques, de termes comme fiançailles, mariage, etc.

¹⁰ «Wieso aber bleibt in diesem Umsturz der Liebe die Gerechtigkeit dennoch unangetastet? Das wird erst im Neuen Testament offenbar, in dem der von Herzen Gottes vollzogenen Umsturz der Liebe als reale Passion Gottes vor uns hintritt [...]. Von Hosea 11 her ist die Passion Jesu das Drama des göttlichen

son côté ouvert l'on comprend, affirme le pape, que «Dieu est amour». L'on comprend aussi ce qu'est l'amour ainsi que la possibilité et la façon de le vivre. En effet, l'oblation du Fils perdure dans l'eucharistie. Puisque Jésus s'offre en nourriture dans le sacrement, ceux qui communient à son corps et à son sang peuvent participer à cette oblation, vivre en une intimité inédite avec Jésus et, en même temps, vivre dans l'unité avec tous ceux qui sont aimés de lui. C'est l'*agapè* de Dieu qui se présente à nous corporellement pour prolonger en nous et à travers nous son œuvre pour tous ceux qui sont dans le besoin. Par là, l'on comprend comment le commandement de l'amour est possible. Il est exigence parce qu'il est don (cf. n. 12-14).

Ce bref parcours de la pensée pontificale sur les rapports articulés entre l'*eros* et l'*agapè* montre à l'évidence que *le Christ pascal est en personne cette unité*. Déjà insinuée dans le cadre de la réflexion philosophico-théologique sur ce rapport, l'affirmation prend toute sa consistance dans le contexte de la réflexion papale sur la nouveauté de la pensée biblique. Face à l'infidélité d'Israël, Dieu ne réagit pas comme il serait en droit de le faire en vertu du pacte de l'Alliance conclu avec son peuple, mais il opte pour l'amour (*agapè*) qui dépasse, déborde sa justice (liée à l'*eros*). Il laisse ainsi se profiler la Croix encore à venir. Uni à l'humanité, le Fils répond à la malice de celle-ci qui le fixe au bois en se laissant ouvrir le cœur et en l'invitant à s'unir corporellement à son offrande perpétuée dans l'eucharistie et, à travers elle, à tous les frères aimés de lui.

2.2.2 La charité, «*opus proprium*» de l'Église par rapport à la justice exercée par l'État

Ce qui vient d'être dit sur la thématique précédente ouvre une fenêtre sur le n. 19 dont le contenu représente, comme nous le savons, le «centre de l'Encyclique», centre qui, en revanche, confère à ce qui le précède son sens définitif. Ici aussi il est question de l'amour fraternel œuvre, en l'occurrence, de l'Esprit du Crucifié ressuscité. Lisons le texte déjà cité:

«L'Esprit est la puissance intérieure qui met (le) cœur des (croyants) au diapason du cœur du Christ, et qui les pousse à aimer leurs frères comme Lui les a aimés quand il s'est penché pour laver les pieds de ses disciples (cf. Jn 13,1-13) et surtout quand il a donné sa vie pour tous (cf. Jn 13,1; 15,13). L'Esprit est aussi la force qui transforme le cœur de la Communauté ecclésiale, afin qu'elle soit, dans le monde, témoin de l'amour du Père, qui veut faire de l'humanité, dans son Fils, une unique Famille» (n. 19).

Herzens: "Mein Herz kehrt sich gegen mich, mein Mitleid ist gar sehr entbrannt". Das durchbohrte Herz des Gekreuzigten ist die wörtliche Erfüllung der Prophetie von dem Herzen Gottes, das seine Gerechtigkeit durch Mitleid umstürzt und gerade so gerecht bleibt», J. RATZINGER, o. c., 54-55.

Ainsi se présente le second panneau du diptyque de l'Encyclique qui traite de la charité *opus proprium* de l'Église, charité qui se distingue de la justice exercée par l'État. Retraçons les grandes lignes de la pensée pontificale sur ces deux questions.

L'amour du prochain enraciné dans l'amour de Dieu est une tâche qui concerne non seulement chaque fidèle, mais aussi l'Église dans son ensemble. Pour que ce service soit ordonné, l'amour a besoin d'organisation. La prise de conscience de cette nécessité s'imposa dès l'origine de l'Église avec l'instauration du ministère des diacres. Du développement historique de ce ministère (cf. n. 20-24), l'on peut tirer deux données. Le service de la charité appartient à l'essence de l'Église et personne ne doit manquer du nécessaire en elle et hors d'elle. La parabole du bon Samaritain est ici un critère de mesure incontournable.

Depuis le dix-neuvième siècle, continue le pape, d'aucuns ont soulevé l'objection selon laquelle l'exercice de la charité envers les pauvres est un obstacle à l'instauration de la justice, à la distribution équitable des biens matériels envers tous. Que penser de cette observation?

Deux situations de fait permettent d'établir le vrai rapport entre la justice et le service de la charité. L'État et l'Église sont deux sphères distinctes, mais liées entre elles. L'État doit faire prévaloir la justice – autrement il se réduirait à «une grande bande de vauriens» (saint Augustin) –, mais il a besoin de la foi de l'Église qui purifie la raison pratique et éveille «les forces morales, sans lesquelles des structures justes ne peuvent ni être construites, ni être opérationnelles à long terme» (n. 29). C'est au fond le sens de la doctrine sociale de l'Église. À cela, insiste le Saint-Père, il faut ajouter qu'il n'y a pas de société juste qui rendrait superflu «le dévouement personnel plein d'amour», l'*opus proprium* de l'Église. Un État qui prétendrait suffire avec son œuvre de justice se ferait au fond le protagoniste d'une conception matérialiste de l'homme et exprimerait «une conviction qui humilie l'homme et qui méconnaît précisément ce qui est le plus spécifiquement humain» (n. 28b).

Avant de définir les «organisations caritatives», œuvre propre de l'Église, Benoît XVI observe que le monde «globalisé» nous permet une conscience plus vive des besoins matériels et spirituels de notre planète et nous offre de nouveaux instruments pour aider les frères dans le besoin. Dans ce contexte, sont nés, entre les instances civiles et ecclésiastiques, de nouvelles formes de collaborations fructueuses. Un exemple à cet égard est le phénomène du bénévolat. Il en est de même dans les Églises et communautés ecclésiales où sont apparues de nouveaux types d'activités caritatives. Il est souhaitable, comme le mentionnait déjà l'Encyclique de Jean-Paul II *Ut unum sint*, que les Églises travaillent ensemble pour le bien de l'homme, image de Dieu (cf. n. 30).

Mais quel est au juste le profil spécifique de la charité de l'Église? Pouvoir répondre, pense le pape, aux nécessités du moment et le faire avec compétence professionnelle et avec «les attentions qui viennent du cœur» acquises dans la rencontre avec le Christ (cf. n. 31a). La charité chrétienne doit aussi être indépendante de partis et d'idéologies, celle du marxisme par exemple. Son programme est, selon le modèle du bon Samaritain, un «cœur qui voit» sans exclure naturellement la programmation, la prévoyance, etc. (cf. n. 31b). De plus, la charité chrétienne ne doit pas être un moyen au service du prosélytisme. Le chrétien sait quand il est opportun de parler de Dieu et quand il est juste de le taire et de ne laisser parler que l'amour. «La meilleure défense de Dieu et de l'homme, conclut le Saint-Père, consiste justement dans l'amour» (cf. n. 31c).

Pour finir, Benoît XVI s'arrête sur les responsables de l'action caritative de l'Église, l'évêque en particulier. Après avoir parlé des attitudes nécessaires à leur travail comme la confiance réciproque, la vigilance dans la gestion des biens et l'humilité de type christique, il rappelle à juste titre que, devant l'immensité de la tâche, il faut éviter l'inertie, l'orgueil, la résignation et promouvoir la prière confiante qui puise ses énergies dans le Christ. Cela doit être redit avec force dans le contexte actuel souvent tenté par l'activisme et l'athéisme. Certes, la prière n'apporte pas de solutions à tous problèmes, mais elle empêche, en présence de situations catastrophiques et de défis impossibles, de s'ériger en juge contre Dieu. Il n'est pas défendu, conclut le pape, de crier avec Job et le Christ en croix. Mais la foi doit rester forte dans l'amour de Dieu malgré son silence mystérieux (cf. n. 32-39).

Comme on peut le constater, la charité, l'œuvre propre de l'Église, a un visage bien à elle. En cette conclusion, il ne s'agit pas d'en décrire à nouveau tous les traits. Mais un de ceux-ci me semble particulièrement important: l'impétuosité de l'amour (cf. 2 Co 5,14) et sa capacité de se conformer aux attentes essentielles de l'homme. De ce point de vue, la charité se distingue de la justice, œuvre propre à l'État. La justice est aussi une réalité importante pour la vie en société, mais l'amour est à la justice ce que le salaire des ouvriers de la dernière heure est au salaire des ouvriers de première heure de la parabole évangélique (cf. Mt 20,1s.). Il est l'expression d'un débordement inattendu et fougueux qui va au-delà de la justice sans la renier et lui donne ainsi de répondre aux besoins les plus foncières de l'homme, ceux du cœur. De ce point de vue l'Église et l'État sont complémentaires en leurs rôles spécifiques, mais selon un ordre que rappelle la figure hors série du bon Samaritain partout présente à l'horizon de notre thématique et actualisée, pour ainsi dire, dans la figure des saints de la conclusion de l'Encyclique qui ont marqué, comme des balises, l'histoire de la charité.

2.2.3. Les grands saints de la charité avec Marie en tête, l'icône vivante de l'amour qu'est Dieu

Tous les saints sont de quelque manière des reflets de la charité divine dans le monde. En plus de ceux que l'Encyclique mentionne, il y a par exemple Alphonse-Marie de Liguori, évangéliste au cœur de feu et auteur, entre autres, de ce livre enflammé qu'est la *Pratica d'amar Gesù Cristo* qui a connu des centaines d'éditions en une trentaine de langues¹¹. Il y a aussi un autre docteur de l'Église et le plus récent d'entre eux, Thérèse de Lisieux, qui, inspirée manifestement de l'Esprit du Ressuscité à la lecture des grands textes pauliniens sur la charité comme les chapitres 12 et 13 de la *Première Lettre aux Corinthiens*, a décidé d'être «dans le Cœur de l'Église (sa) Mère, [...] l'Amour» et a désiré «passer son (ciel) à faire du bien sur la terre»¹².

Chaque saint de l'Église exerce la charité à sa manière, selon les charismes reçus et les nécessités de temps et de lieu où il vit. Thérèse de Calcutta n'exerce pas la charité comme Vincent de Paul par exemple. Mais tous ont en commun un sixième sens pour ainsi dire qui leur fait pressentir comme d'instinct les besoins des autres ou les y rend hypersensibles. À travers leur modèle, le bon Samaritain au «cœur qui voit», ils relaient le Christ. Qui en effet a été plus perméable aux besoins des autres que Jésus? Les évangiles nous le présentent à l'affût de la moindre urgence corporelle et spirituelle des personnes qui l'entourent. Il guérit les malades, nourrit les affamés, libère les prisonniers du mal, etc. (cf. Mt 25,31s.), annonçant ainsi la grande guérison et le grand banquet qui émergeront de son cœur ouvert.

On dit souvent: «telle mère, tel fils». Cela se vérifie pleinement dans le cas de Marie et de Jésus. C'est elle qui a éduqué son Fils. À peine visitée par l'ange qui lui annonce sa maternité divine (cf. Lc 1,31), elle exerce déjà sa sensibilité maternelle en accourant au chevet d'Élisabeth, sa cousine (cf. Lc 1,39-45). Aux noces de Cana, elle devine les besoins des nouveaux époux et les signale à son Fils (cf. Jn 2,3). Jésus exauce sa prière, mais en dirigeant son regard vers la Croix source d'Esprit où, par un «merveilleux échange», il deviendra le «Maître» (cf. Jn 13,13) de sa mère en la faisant mère des hommes: «Femme, voici ton fils» (cf. Jn 19,27). La bonne éducation

¹¹ D'après les statistiques les plus récentes, le nombre d'éditions est de 365 parues en 26 langues.

¹² Tour à tour: *Manuscrit B*, 3^{vo} et *Cahier Jaune*, 17, 7, dans SAINTÉ THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS ET DE LA SAINTE-FACE, *Oeuvres complètes*, Paris 1996, 226. 1050.

de la mère a fait que le dicton s'est renversé et que la mission unique, exclusive de Marie s'est encore amplifiée: tel Fils, telle mère¹³.

Ces quelques réflexions sur le raffinement ou la finesse du cœur marial nous sont suggérées par les dernières pages de l'Encyclique où Marie marche en tête des géants de la charité parce qu'elle est la réplique parfaite de son Fils qui, comme le bon Samaritain qui en est l'icône¹⁴, a un «cœur qui voit».

3. Conclusion

Vouloir identifier et contempler les lignes maîtresses de l'Encyclique de Benoît XVI à partir de la figure du bon Samaritain pouvait apparaître au premier abord un hors-d'œuvre ou une entreprise sans issue. Sans parler du fait que la pensée du pape va ordinairement du Christ à la figure du bon Samaritain¹⁵, la mise en scène de cette parabole n'était-elle pas trop simple et dépouillée (*l'eros-agapè en action*) par rapport à l'immensité et à la complexité de celle déployée dans ce texte pontifical? Ou encore: la porte n'était-elle pas trop éloignée du portail central pour nous donner accès à l'ampleur et à la richesse de son contenu?

Notre étude a montré que non. La figure du bon Samaritain est pour le pape une figure de première importance parce qu'elle contient en elle, comme en arrière-plan ou en filigrane, le «cœur qui voit» du Crucifié avec ses ressources illimitées – celles de l'Esprit de Dieu – *qui assume, purifie et achève tout ce qu'il y a d'amour dans le monde et qui rejoint concrètement quiconque a besoin ici-bas d'être aimé*. Du reste, cette conclusion est confirmée par la présence dans l'Encyclique du par-

¹³ Pour d'autres observations sur cette donnée, voir notre: *Vous, Lumière du monde*, 126-131. Voir également les réflexions stimulantes de A.-M. PELLETHIER, *Le signe de la femme (Épiphanie)*, Paris 2006, 207-217.

¹⁴ Comme il est merveilleusement représenté dans la chapelle papale *Redemptoris Mater*. Voir aussi les commentaires de l'auteur de la mosaïque en question: M. RUPNIK, *La cappella Redemptoris Mater del Papa Giovanni Paolo II*, Cité du Vatican 1999, 295 (photo 73). Pour sa part, saint MAXIME LE CONFESSEUR écrit: «Le Christ, premier et incomparable témoignage de la bonté divine [...], nous instruit de mille manières pour que nous ayons une bonté pareille à la sienne et il nous a invités à un parfait amour mutuel [...]. C'est pourquoi l'homme qui était tombé sur des bandits, qui avait été dépouillé de tous ses vêtements, et qui avait été abandonné à demi-mort, du fait de ses blessures, il l'a réconforté avec du vin, de l'huile, et lui a fait des pansements; après l'avoir mis sur sa monture, il l'a confié à une auberge et, après avoir pourvu à ses besoins, lui promit de régler à son retour les dépenses supplémentaires», *Lettre 11* (PG 91, 453-456).

¹⁵ Cf. le passage du n. 14 au n. 15 par exemple.

cours inverse de celui déjà signalé qui va de la figure du bon Samaritain au Christ¹⁶.

De là, l'on peut comprendre l'importance capitale que revêt cette Encyclique dans la situation actuelle de l'Église que le cardinal Ratzinger décrivait assez négativement dans la neuvième station de la *via crucis* du vendredi saint 2005 au Colisée de Rome¹⁷. Ce texte nous invite à penser en effet qu'avant toute réforme de l'Église ou plutôt en son centre, il y a Dieu qui *est* amour. Qu'est-ce à dire? C'est *de l'amour effectif pour Dieu et pour les frères* puisé au cœur du cœur ouvert du Crucifié qu'émanent la sainteté de l'Église (cf. Ep 5,27) et sa mission d'introduire les hommes dans l'attraction de ce cœur. La pensée est claire et l'invitation pressante. «Va... et fais de même», nous dit Jésus (Lc 10,37) à travers la voix de celui qu'il vient de choisir comme premier pasteur de son Église. Luc ne nous dit pas si le légiste de la parabole a fait sienne l'invitation de Jésus. C'est comme si l'espace était resté béant pour que l'Église de tous les temps, la nôtre comprise évidemment, y insère sa réponse...

¹⁶ C'est en définitive le mode de penser omniprésent dans la seconde partie de l'Encyclique.

¹⁷ «Herr, oft erscheint uns deine Kirche wie ein sinkenden Boot, das schon voll Wasser gelaufen und ganz und gar leck ist. Und auf deinem Ackerfeld sehen wir mehr Unkraut als Weizen. Das verschmutzte Gewand und Gesicht deiner Kirche erschüttert uns...», J. RATZINGER, *Via crucis*, Cité du Vatican 2005, 64.